

Ap. J.-C.

Vassilis Alexakis

"

– Il est difficile de dire si les Athéniens croyaient aux dieux comme les chrétiens au leur. Ils les honoraient en tout cas souvent et de façons très diverses. Une fois l'an ils conduisaient la statue d'Athéna au Phalère pour la laver, un peu comme l'Église orthodoxe baigne la croix dans la mer le jour de l'Épiphanie. Ils exprimaient leur foi par des actes et non par des considérations. Le ciel étoilé ne leur inspirait pas le genre d'exaltation que ressentent les chrétiens. Le polythéisme était plus un culte qu'une religion. Le mot *pistis*, foi, signifiait connaissance, confiance, preuve dans l'Antiquité. « *Ne te fie qu'à ce qui est prouvé* », conseille Démocrite. Vezirtzis tenait à la main une fiche qu'il a très peu consultée pendant sa conférence. Il a cité de mémoire Démocrite. Il parlait moins nerveusement et moins vite que lorsqu'il fait son cours. Il marquait un temps entre les phrases. « Il articule aussi les points », ai-je pensé. Alors qu'il était un peu las à la fin du repas, il avait visiblement récupéré toutes ses forces. « C'est la pluie qui l'a aidé à se ressaisir. »

– Comme il n'y avait pas de textes de référence et qu'aucune hiérarchie ne contrôlait les prêtres, les cités croyaient ce qu'elles voulaient et accueillait sans difficulté de nouveaux dieux. Le polythéisme donne la possibilité d'inventer un dieu pour chaque besoin. À l'un on confie le soin de protéger l'ensemble de la maison, à l'autre uniquement la porte d'entrée. La multiplicité des divinités réduit forcément le rôle de chacune. Apollon, Athéna, Asclépios n'étaient pas tout-puissants, mais ils étaient proches. Ils participaient à la vie publique, formaient une sorte de sénat. Je doute qu'il existe aujourd'hui des Athéniens ou des Thessaloniens qui prient pour la prospérité de leur ville comme le faisaient les Anciens. Ils priaient également pour que la grâce leur fût donnée de se rendre utiles à la collectivité. Les gens n'avaient pas d'autre horizon que celui offert par leur ville, il n'y avait rien au-delà à l'époque.

» La guerre sainte déclarée par Byzance contre le polythéisme au IV^e siècle, et qui s'intensifie après 392 lorsque l'empereur Théodose ordonne l'exécution des païens, n'a pas seulement pour but la suppression d'une religion, mais aussi celle d'une civilisation. L'initiative de Théodose annonce déjà la décision prise par Justinien en 529 de fermer l'École de philosophie d'Athènes. La cité de Platon avait perdu de son éclat, elle était

cependant parvenue à maintenir sa tradition philosophique. En 529 s'achève réellement un monde. Les derniers philosophes, qui sont sept, comme les sages de l'Antiquité, quittent la ville en catimini. Ils se réfugient en Perse. Pendant une longue période, les textes classiques vont être soustraits à la mémoire grecque. C'est l'Occident qui nous les rappellera, peu de temps avant l'insurrection nationale de 1821. Les protagonistes de ce mouvement seront fortement marqués par l'esprit de leurs ancêtres. D'une certaine manière, les héros du passé contribueront à la libération de la Grèce. L'enseignement de la philosophie reprendra en 1837 dans le cadre de la première université d'Athènes. Mais nous aurons traversé entretemps treize siècles d'inertie intellectuelle, treize siècles de silence. Le mot « liberté » disparaît des textes grecs pendant cette période. On ne le retrouve qu'au XVIII^e siècle.

Je percevais d'autres voix en même temps que la sienne, la voix de Théano, la voix de Koumbaropoulos et aussi celle de Castoriadis, que je n'avais plus entendue depuis la conférence qu'il avait donnée chez lui, à Tinos, sur la naissance de la démocratie athénienne. Je songeais également à mon père. «Un jour il cessera de demander aux uns et aux autres si Dieu existe. Il aura trouvé la réponse. » Minas n'était pas moins enchanté que moi. Son ami cependant avait le même air consterné que les représentants des partis politiques lors du débat télévisé de la matinée.

Plusieurs personnes autour de nous paraissaient dépitées, en fait. Elles témoignaient de leur mécontentement en déplaçant leur chaise, en fouillant leur sac, en tambourinant la table de leurs doigts, en consultant l'écran de leur portable. Elles n'ont nullement été agacées par la sonnerie d'un téléphone qui a obligé Vezirtzis à s'interrompre.

Bien qu'il fût évident qu'il n'avait pas terminé, quelqu'un a pris la parole :

– La période que vous évoquez a vu la publication de textes théologiques fondamentaux, comme ceux de Basile le Cappadocien, Jean Chrysostome, Grégoire Palamas qui s'inscrivent dans la continuité de la grande tradition intellectuelle de l'Antiquité.

L'intervention était due au grand barbu qui avait créé l'incident à l'entrée. Il se tenait debout au fond de la salle.

– Vous n'ignorez pas que Basile, ainsi que Grégoire de Nazianze, avaient fait leurs études à Athènes, a-t-il ajouté en s'adressant davantage à la salle qu'à l'orateur.

Le fait est qu'il a tout de suite obtenu l'adhésion d'une partie du public. Certains ont applaudi.

– Elle est très intéressante cette observation, nous a signalé l'ami de Minas.

– Je ne conteste pas que les Pères de l'Église aient emprunté quelques figures rhétoriques aux écrivains de l'Antiquité, a répondu Vezirtzis. Ils ont toutefois été des ennemis jurés de

l'éducation et de la culture classiques. Basile peste violemment contre les Grecs, Chrysostome encourage la mise à sac des temples par les moines et réclame la mort du théâtre : « Supprimez le théâtre », dit-il.

L'opprobre jeté sur l'hellénisme par l'Église fut si général que les Hellènes se sont sentis obligés de changer de nom, ils se sont fait appeler Romains ou Grecs.

» Sur certaines fresques du mont Athos on remarque au milieu des saints et des anges quelques philosophes, Aristote, Platon, Socrate, Pythagore. Tous portent une couronne, ont de longues barbes et sont habillés en princes byzantins.

Ils tiennent à la main un papyrus où figure une citation fantaisiste, affirmant par exemple que Dieu est unique en trois personnes. On sait que l'Église a tenté d'enrôler les anciens sages, ceux du moins qu'elle n'a pas réussi à effacer de nos mémoires, en dénaturant leur pensée. On continue d'enseigner aux élèves du secondaire que Byzance a gentiment relayé la Grèce classique. Le christianisme, mon cher ami, ne prolonge pas l'Antiquité, il la suit, tout simplement, comme la nuit suit le jour. La théologie annihile la philosophie. La première possède toutes les réponses tandis que la seconde n'est riche que de questions.

Je me suis rappelé que Théano voyait un abîme entre la Grèce d'avant et celle d'après Jésus-Christ. « Il existe un abîme semblable entre mes parents. » Une pensée d'Anaxagore m'est également venue à l'esprit : le philosophe assure que nous ne pouvons rien connaître car nos sens sont limités, notre esprit est faible, le temps dont nous disposons est court, et aussi parce que la vérité est entourée de ténèbres.